

LE TEMPS

L'avis de l'expert mardi 14 avril 2015

Qu'est-ce que cela veut dire au fond, d'être musulman?

PAR MONDHER KILANI

Dans les camps de la mort nazis, le «Muselmann» était un déporté en fin de vie, promis à l'anéantissement. En Occident aujourd'hui, le musulman est associé à l'infamie. De quoi musulman est-il le nom? L'exploration anthropologique de ce mot se révèle riche en enseignements. Par Mondher Kilani, professeur honoraire à l'UNIL

Le nom de musulman a beaucoup retenu l'attention ces derniers temps. Une telle présence massive n'aide pas toujours à clarifier le débat. J'évoquerai à cet effet quelques univers de sens gravitant autour de ce nom et poserai la question de la violence dans le monde. Quoi de commun entre le «musulman» des camps de concentration nazis, être déshumanisé dont la disparition était programmée, le djihadiste islamiste qui se cache derrière la religion pour pratiquer la haine et la violence extrême, ou l'infamie à laquelle aujourd'hui le musulman, en Europe et aux Etats-Unis, est associé? Quelles réalités ces différents «musulmans» recouvrent-ils?

L'origine de la désignation «musulman» (Muselmann en allemand) dans les camps demeure obscure. On l'appliquait au déporté de toute condition et de toute origine arrivé à l'extrémité de la vie. Les nazis avaient le souci d'effacer la trace de leur crime. L'organisation bureaucratique du meurtre de masse s'accompagnait d'un secret jalousement gardé.

Si hier, dans le contexte de la destruction de masse nazie, le «musulman» était la personnification de l'humanité réduite à l'état limite de la mort, aujourd'hui, l'islamiste djihadiste est au contraire cet être tendu vers le désir d'anéantissement total de l'autre. Au nom d'une certaine conception de l'islam, il cherche à réduire en esclavage tous les êtres humains, notamment les musulmans, qui ne se plient pas à sa vision hallucinée d'un monde partagé entre fidèles et mécréants. La mise en scène de la cruauté fait partie de son programme politique.

La violence affichée et revendiquée des djihadistes est de même nature que la violence technocratique et planifiée des nazis. Les deux cherchent l'extermination d'une grande partie de l'humanité, au nom de la pureté de la race ou de la religion, et recourent aux procédés de l'avilissement et de la déshumanisation.

Dans leur condamnation de la brutalité des djihadistes, [les dignitaires religieux d'Al-Azhar ont usé du même vocabulaire](#). Qualifiant leurs ennemis d'«impies», ils ont réclamé la «punition prévue par le Coran, c'est-à-dire la mort, la crucifixion ou l'amputation des mains et des pieds». L'islam, dans toutes ses variantes, doit réfléchir sur les imaginaires de violence qui s'en réclament.

Il s'agit, notamment, de revisiter le sacrifice d'Abraham en lui retirant sa tonalité sanglante. Celle-ci inspire les djihadistes qui miment le geste du patriarche, en soumettant leurs victimes à la scène de l'égorgeage de l'animal. Il faut sortir d'une lecture littérale de cet épisode monothéiste en s'attachant à une interprétation qui verrait dans le message divin plutôt l'invitation faite à Abraham de tuer symboliquement l'enfant en lui afin de devenir père. Cela affranchirait d'une histoire soumise à l'obligation du sacrifice, une histoire à laquelle adhèrent aussi bien les dictatures «séculières» que les partisans de la «charia».

Les révolutions arabes de 2011 ont montré la capacité de s'organiser en une multitude non violente en vue de réaliser les objectifs de dignité, de justice et de liberté. Le suicide par le feu de [Mohamed Bouazizi](#), devenu une icône, peut être lu comme un acte non violent par excellence. Face à la violence du système économique et social, face à la répression, des jeunes se sont immolés. Ils voulaient que cessent les sacrifices des pauvres, des faibles, des marginaux, des chômeurs par un système économique néolibéral, par un système politique autoritaire. Un tel geste rompt avec l'univers de sens du «martyr djihadiste» qui se sacrifie pour un chef, une idéologie, une religion.

La lecture par les prédicateurs islamistes du génocide nazi comme un signe de Dieu pour punir les juifs est scandaleuse. Il existe en arabe un terme, Saw'a, utilisé dans le Coran pour désigner le «spectacle du frère tué» dans le meurtre primordial d'Abel. Ce mot a un air de famille, comme c'est le cas des deux langues arabe et hébraïque, avec le mot Shoah. Les deux expriment l'idée du «scandale absolu». La conscience des musulmans doit intégrer en tant que tel l'indicible de la destruction des juifs. Ils renoueraient par ce biais avec l'universel auquel ils avaient contribué il y a plusieurs siècles de cela. Ils sortiraient de la position de victime, celle qui ressasse indéfiniment la défaite technologique de l'islam et son humiliation politique et symbolique face à l'Occident.

Mais ce travail sur soi des musulmans doit s'accompagner du côté de l'Occident d'un même travail sur ses relations avec le reste du monde, notamment avec le monde arabe et musulman. L'Holocauste ou la Shoah ne doivent pas devenir une «affaire américaine», une «affaire européenne» ou une «affaire israélienne», un «lieu de mémoire» qui viendrait dédouaner les pays européens de leur responsabilité et en reporter le poids sur les autres, notamment sur les Palestiniens, qui ont connu à leur tour la catastrophe, la [Nakba](#) de 1948.

La conjoncture postcoloniale actuelle n'a en rien réglé les problèmes hérités de l'époque coloniale. La déliquescence sous nos yeux des Etats du Proche-Orient est la conséquence du dépeçage de cette région par les puissances coloniales selon leurs intérêts. La violence qui s'y déploie est aussi le produit de la violence extrême pratiquée dans le cadre des guerres américaines.

A cela s'ajoute un argument théologique qui remonte loin dans l'histoire, aux Croisades. Admettre une filiation abrahamique à l'islam – celui-ci enseigne qu'il descend d'Ismaël, le fils aîné du patriarche Abraham, conçu avec la servante Agar – revenait, et revient toujours, à déranger la vision strictement chrétienne de l'ordre établi. Il y aurait là une concurrence symbolique. Quoi, l'islam aurait quelque chose à voir avec l'histoire du salut?

Le fait qu'aujourd'hui on fasse référence à un espace «judéo-chrétien» amplifie l'exclusion de l'islam de l'«entre-soi» européen. Une telle construction est également problématique du point de vue des juifs. Elle a été mise en cause par le penseur israélien [Yeshayahou Leibowitz](#), qui y voyait l'exercice d'une violence symbolique sur l'identité religieuse juive.

Cette nouvelle fiction identitaire a également pour conséquence d'obscurcir l'anti-judaïsme religieux historique de l'Europe et l'antisémitisme racial moderne qui s'en est suivi ces deux derniers siècles.

Racialiser à son tour la religion musulmane, comme on a tendance à le faire en Europe lorsqu'il s'agit d'immigration ou d'insécurité dans les «quartiers», n'éclaire pas les problèmes. Au contraire, cela les fausse. Cela introduit, paradoxalement, une vision religieuse du monde au cœur de la laïcité. En faisant une telle lecture des problèmes de société, on rejoint les fondamentalistes religieux de tous bords qui défendent une telle vision.

Que des partis politiques connus encore récemment pour leur adhésion aux valeurs autoritaires, pour leur antisémitisme et leur racisme, pour leur anti-féminisme et leur homophobie, deviennent les chantres de la laïcité et du féminisme doit nous avertir de la grande confusion intellectuelle et politique à laquelle nous assistons aujourd'hui. Au même titre que les islamistes, ces mouvements s'opposent à l'émancipation des hommes et des femmes, des pauvres et des travailleurs. Ils sont tous deux des ennemis de la laïcité entendue comme un universalisme ouvert, comme une conversation entre les différentes voix.

Quant aux musulmans ordinaires, qui ne vivent certainement pas dans un univers religieux, ils doivent chercher à développer la pensée critique et à améliorer l'état du monde, non à cultiver le ressentiment et à rêver de revanche. Alors les paroles que chante Patti Smith dans [«Babelogue»](#) feront sens: «Je suis de cœur une musulmane, je suis de cœur une Américaine, je suis de cœur une musulmane, je suis de cœur une artiste américaine et je ne suis pas coupable.»

Derniers livres parus: *Pour un universalisme critique*, Paris, 2014; *Tunisie. Carnets d'une révolution*, Paris 2014.